

Didactique

Luc COLLÈS, Jean-Louis DUFAYS  
et Francine THYRION, éds.

Quelle didactique de l'interculturel  
dans les nouveaux contextes du

FLE/S ?

*Proximités*



E.M.E.

## L'interculturalité a-t-elle un avenir ?

---

Jean-Marc DEFAYS  
(Université de Liège, Belgique)

Rédiger la synthèse d'un colloque a toujours été une gageure, *a fortiori* quand le thème est aussi vaste et problématique que l'interculturalité, et que les participants en débattent à partir de différents points de vue, sur différents registres, avec différentes motivations. Ni introduction, ni conclusion, le texte ci-dessous – où nous n'avons sciemment cité aucun nom ni aucune référence – est plutôt le témoignage d'un non-spécialiste en la matière qui relate ce qu'il a retenu de l'ensemble des communications et des discussions auxquelles il a assisté, et qui se permet chemin faisant quelques commentaires, suggestions, réflexions, surtout pour insister sur l'importance cruciale du sujet et sur l'intérêt de ces journées qui lui ont été consacrées.

### Actualité et originalité du paradigme interculturel

Est-ce la rançon du succès pour un concept aussi populaire que l'interculturalité, qu'un colloque qu'on lui consacre commence par la mise en cause de son bien-fondé ?

Il faut bien sûr que l'on se rappelle, en dépit de sa portée, que ce concept n'est ni inédit, ni absolu, qu'il dépend comme tout autre d'une histoire et d'un contexte qui lui ont donné son essor, mais qui fixent aussi ses

limites. Des collègues ont par exemple décrit certaines formes d'interculturalité chez Rousseau, dans la table des matières de revues centenaires de didactique des langues, jusqu'à ses premières formalisations dans des programmes d'enseignement nationaux ou européens déjà anciens, tout en regrettant qu'elle ne soit cependant pas encore monnaie courante dans les salles de classe des pays concernés. Il ne faut pourtant pas confondre la pratique et la réflexion interculturelles, qui doivent avoir existé depuis longtemps, depuis toujours peut-être, probablement partout, sous une forme ou une autre, et le concept de l'interculturalité, de son développement et de son utilisation en didactique des langues.

D'autres collègues nous rappellent que l'interculturalité – autant le principe méthodologique que les enjeux épistémologiques – n'est pas un concept propre aux didacticiens des langues, mais qu'on le défend et qu'on le met en œuvre dans bien d'autres disciplines. Par exemple, les historiens contemporains (nous) ont appris à dialoguer avec les époques révolues, en tenant compte de leurs spécificités, de leur contexte, et des nôtres, en se gardant de projeter notre présent dans le passé ou l'inverse, en tentant de coordonner rupture et continuité comme d'autres universalités et particularités. Le travail des philologues et des critiques littéraires consiste aussi à interagir avec les œuvres littéraires présentes ou passées, à rendre compte des rapports complexes et variés qu'elles entretiennent les unes avec les autres, en observant leurs conditions de productions et de réceptions respectives, dans le cadre d'une intertextualité fondatrice et fondamentale. On pourrait aussi évoquer les anthropologues, les sociologues, les psychanalystes... pour qui la compréhension de l'autre repose sur cette dialectique de l'empathie intersubjective et de la distance critique.

Curieusement, on reproche maintenant au concept d'avoir été trop ambitieux ou, au contraire, trop limité. De par sa vocation universaliste, son principe constructif, son caractère positif, l'interculturalité s'est rapidement diffusée pour passer d'un domaine à l'autre et gagner de nombreuses sciences humaines où tout et n'importe quoi

a pu devenir « interculturel », comme tout avait été « structuré », « idéologique », « communicatif »... et comme tout et n'importe quoi est en train de devenir « cognitif ». Se chargeant à chaque nouvelle utilisation de nouvelles significations, le concept aurait perdu de sa pertinence et de sa cohérence en didactique des langues où – notamment au cours du colloque, nous en reparlons bientôt – il est cité à différents propos sans que l'on puisse dorénavant proposer une définition qui contenterait tout le monde. À tel point que les personnes qui sont à l'origine du concept, ou au moins de sa notoriété, souhaiteraient maintenant que l'on s'en débarrasse.

Les mêmes collègues peuvent aussi regretter que l'interculturalité en soit restée à un stade limité et périmé, celui d'interactions entre personnes de cultures différentes, à l'occasion d'échanges ponctuels d'information, au cours d'un voyage touristique ou de collaborations professionnelles, par exemple, alors que le développement exponentiel des mouvements de populations et des communautés métissées requiert des formes plus intenses et durables de relations culturelles, pour permettre aux personnes concernées non seulement de cohabiter, mais de créer de nouvelles valeurs partagées. On a ainsi proposé de remplacer la « composante interculturelle » par « la composante multiculturelle », puis « co-culturelle ». Aucune des deux conceptions de l'interculturalité, générique (toute relation entre personnes de cultures différentes) et restrictive (communication occasionnelle, superficielle, fonctionnelle), ne peut satisfaire, mais ensemble elles peuvent servir de cadre à la discussion. Que les théoriciens ne puissent pas se mettre d'accord sur la définition à en donner ne signifie toutefois pas que l'interculturalité soit dépassée. Au contraire est-ce peut-être la preuve que le concept est bien vivant, qu'il évolue, qu'il prend différentes formes, qu'il suscite différentes interprétations, et qu'au nom de la récursivité des paradigmes, il se prépare à un retour en force.

D'autre part, de nombreuses communications que l'on a entendues de la part des enseignants de différents pays démontrent que l'interculturalité, loin d'être dépassée,



n'est pas encore passée dans la pratique, dans la conception des programmes, dans la réalité quotidienne de la classe, qu'elle reste à illustrer, à défendre, et même à construire, au cas par cas, semblerait-il. Il est significatif que l'adjectif même d'« interculturel » ait parfois mauvaise presse, à commencer en France, où on l'assimile à une « pédagogie couscous » et où il est préférable de ne pas le mentionner dans des projets éducatifs candidats à un financement public. À l'étranger, dans certains lycées bilingues, l'interculturalité provoque d'autres réticences, quand on se demande si les différences culturelles qu'elle met en exergue handicapent plutôt qu'elles ne stimulent l'apprentissage de la langue. D'une manière générale, à en croire les différents témoins et acteurs de terrain, l'interculturalité, prise dans son sens fort, en est restée au stade du vœu pieux, et ne trouve guère de crédit, en terme de prestige et d'argent, pour être suivie d'effet.

### Variété des conceptions de l'interculturalité

Les communications de ce colloque se caractérisent surtout par leur variété, et ceci sur plusieurs plans. Diversité des approches, d'abord, puisque des participants ont pris la parole pour présenter leur témoignage personnel de professeurs de langue française dans leur pays, entre autres dans les Pays de l'Est, et le rôle, souvent essentiel, qu'ils réservent à la culture dans leur enseignement. D'autres collègues ont décrit plus précisément un projet pédagogique qu'ils ont mené pour promouvoir la culture et l'interculturel dans leur classe ou leur établissement, avec plus ou moins de réussite selon les cas, tandis que des chercheurs ont exposé le résultat d'une étude ou d'une enquête scientifiques, portant autant sur les pratiques que sur les représentations. D'autres intervenants encore ont adopté une perspective plus institutionnelle pour proposer des bilans ou des projets, par exemple en matière de politique d'enseignement, de publications de manuels... Enfin, des collègues nous ont invités à nous interroger sur la portée idéologique de l'interculturalité (comme de la francophonie, qui lui est souvent liée dans

les discours politiques et pédagogiques), notamment dans l'enseignement du français en Afrique. Certains regretteront peut-être l'effet d'hétéroclite que provoque le programme qui n'a effectivement guère permis d'approfondir une ou l'autre problématique, mais n'est-ce pas déjà sur le plan de la diversité des prises de parole, des histoires, des lieux, des projets qui les motivent, qu'il faut pratiquer l'interculturalité, ici sur son versant interdiscursif ?

Par contre, pose peut-être plus de problème la diversité déjà mentionnée des conceptions adoptées par les uns et les autres de l'interculturalité, des plus explicites aux plus discrètes, des plus légères aux plus créatives. Nous essayerons de proposer un bref inventaire des formes sous lesquelles elle s'est présentée au cours de ce colloque, comme s'en serait fait une idée le profane qui n'en aurait jamais entendu parler avant d'y assister.

a) Nous commencerons par l'*interculturalité* « *patchwork* » qui consiste – dans l'exposé, comme dans l'enseignement ou dans un manuel – à présenter côte à côte les différentes cultures concernées par l'enseignement de la langue, cultures-sources, cultures-cibles, de préférence au pluriel, en passant sans cesse de l'une à l'autre, en multipliant les points de contact, mais sans chercher à forcer, à réduire, à expliquer les différences. On peut discuter pour savoir si ce *zapping* mérite l'appellation « interculturelle » contrôlée, mais il a au moins l'avantage de présenter un panorama culturel multiple, bigarré et réjouissant, et de laisser à l'apprenant le soin de l'apprécier librement, d'y jeter des ponts, d'y créer du sens.

b) L'*interculturalité fusionnelle* est probablement plus problématique, quand des enseignants enthousiastes vouent une admiration sans bornes à la langue et à la culture qu'ils ont apprises avec la même ferveur qu'ils essayent ensuite de

communiquer à leurs élèves, généralement avec succès. Ils pratiquent l'empathie nécessaire à toute compréhension d'autrui, mais sans le recul critique qui ne l'est pas moins. Cela ne signifie pas qu'ils aient oublié leur propre culture, mais qu'ils privilégient ce que leur culture maternelle et leur culture d'adoption ont en commun et négligeant, involontairement sans doute, ce qui pourrait être source de malentendu ou de conflit.

c) L'*interculturalité contrastive*, comme on parle de « linguistique contrastive », est plus rationnelle, car elle vise à confronter élément par élément les systèmes culturels en présence, pour en présenter un tableau comparatif. Cette approche comporte cependant quelques risques, principalement celui de chosifier les cultures en en faisant l'objet d'une analyse trop distante, mais aussi, pour le besoin de la démonstration, de ne retenir que les différences, voire de les exagérer. Des professeurs pensent ainsi stimuler la curiosité de leurs apprenants en les surprenant, de les encourager à la relativité culturelle en les dépassant à tout prix. Cette démarche penche finalement vers l'exotisme, parfois le folklorisme.

d) L'*interculturalité consensuelle* est en quelque sorte le parti pris inverse, celui de réduire, ou de minimiser, ou de gommer les différences, en faveur d'un cosmopolitisme pacificateur. L'option de mettre en exergue les principes de la condition humaine ou les aléas de la vie quotidienne pour montrer que nous partageons les mêmes aspirations, les mêmes soucis, les mêmes joies, peut être motivée par un bon sentiment, celui de rapprocher les gens que la langue et les distances séparent, mais risque aussi de conduire à une frustration et même contestable uniformisation, notamment celle que prônent (quand elles ne l'imposent pas) les multinationales pour des raisons commerciales. Nous y reviendrons. Quelques interventions portent

précisément sur les mécanismes de projection et d'interférence qui, sur une échelle moindre, vont dans ce sens.

e) J'appellerai *interculturalité expérimentale* celle que les acteurs conçoivent comme un projet sans cesse en chantier, une expérience à vivre plutôt que comme connaissances à transmettre, savoir-faire à exercer. Cette interculturalité est chaque fois à réinventer ; elle repose autant sur la prise de conscience de la configuration multiple, dynamique, problématique de nos appartenances et environnement culturels, que sur la prise de risque que nécessite toute intervention dans ce domaine, y compris et surtout dans le cadre du métier d'enseignant. On ne peut se contenter de juxtaposer, de comparer, d'assimiler les cultures en jeu ; il faut composer de nouvelles configurations, instaurer de nouvelles interactions culturelles, créer une nouvelle culture, à commencer au sein de la classe.

Ces différentes conceptions ont toutes leurs explications et leurs justifications en fonction de leurs contextes et finalités, et les contributions qui les illustrent partent toutes du binôme *nous / vous* (ou *eux*) qu'elles mettent en scène et en cause de toutes les manières, mais à mon avis sont trop rares les exposés, les expériences, les projets où l'on cherche à dépasser le contact, le contraste, grâce à une démarche dialogique, dialectique peut-être, constructive en tout cas, qui les articulerait pour accéder à un autre niveau de complexité, un autre angle d'ouverture. C'est cette interculturalité créative que ce type de colloque et de publication devrait promouvoir.

### Omniprésence du paradigme interculturel

Quelles que soient ces différentes conceptions, tout le monde semble d'accord au moins sur ce point que rien ne peut ou ne devrait échapper à la problématique interculturelle. Plusieurs regrettent d'ailleurs cette diffusion et



par l'exemple et l'expérience qu'on peut l'apprendre et l'enseigner. Aussi plusieurs collègues conseillent-ils de faire appel au vécu des apprenants qui, à un moment ou à un autre, d'une manière ou d'une autre, ont éprouvé et les difficultés des relations interculturelles, et l'enrichissement qu'elles procurent, et de leur proposer d'en rendre compte, par exemple dans le cadre d'une approche transactionnelle.

Le groupe est bien entendu le foyer même de l'interculturalité puisque c'est en son sein que se construisent les identités personnelles, que se développent les relations interpersonnelles, que se préparent et se répètent – sur le plan des représentations, notamment – les rapports empathiques ou critiques avec les autres groupes, avec les autres cultures. L'homogénéité de ce groupe n'étant pas moins problématique que l'identité des personnes qui le forment, une des premières étapes de l'initiation à l'interculturalité consiste à mettre au jour celle sur laquelle repose, sur le plan synchronique et diachronique, le(s) groupe(s) au(x)quel(s) appartiennent les apprenants. Inutile ici de nous étendre sur ce concept ou cette réalité de société mélangée sur lequel existe toute une littérature spécialisée ainsi que des outils à usage pédagogique. Mais peut-être faut-il suggérer, comme l'ont fait plusieurs des participants, de commencer ce travail interculturel, à la fois empathique et (auto-) critique, à partir du groupe de la classe, qui peut devenir, grâce aux relations que les participants y nouent, aux expériences personnelles qu'ils y apportent, aux jeux de rôles auxquels ils s'y livrent, un véritable laboratoire interculturel, surtout si ces participants ont des origines ou des profils différents.

Quelques-uns des congressistes ont aussi rappelé que la langue non seulement témoigne de notre nature – individuelle et sociale – interculturelle, mais que ses fonctions et ses fonctionnements en sont conditionnés, sur le plan des géolèctes, des sociolectes, des idiolectes, ainsi que sur celui des productions, des genres discursifs qui composent notre environnement langagier et qui règlent les modalités socioculturelles à suivre pour (se faire)

cet envahissement du concept qui risque ainsi de s'altérer, de se dissoudre, mais ce phénomène de circulation transdisciplinaire des concepts a aussi joué un rôle fécond dans l'histoire des sciences, pour peu qu'il soit accompagné d'une réflexion méta-disciplinaire, épistémologique, sur le cadre originare et le nouveau cadre d'utilisation du concept en question, et sur les conditions de son transfert. L'interdisciplinarité serait, à ce titre, une forme particulière d'interculturalité ou au moins un phénomène similaire dans la mesure où les spécificités des disciplines scientifiques et leur cloisonnement reposeraient davantage sur des conventions culturelles que sur des critères objectifs, naturels.

Pour revenir au colloque, il n'est pas inintéressant de recenser les lieux privilégiés où se manifeste l'interculturalité tels qu'ils ont été mis en évidence par les différentes communications. L'interculturalité, sous forme de juxtaposition, de (con)fusion ou de dialectique, est avant tout une question personnelle dans la mesure où nous en faisons chacun l'expérience intime. Non seulement notre identité est la résultante de nos interactions avec les autres qui s'inscrivent en nous par analogies mais surtout par contrastes (« Être, c'est être différent »). Mais, en outre, nous sommes tous des êtres pluriels, changeants, instables ; en fonction du moment, de la situation, de l'état d'esprit, non seulement nous devenons autres, mais nous restons multiples, le « je » étant un artefact du discours (« Je est plusieurs autres »). L'altérité est donc notre condition essentielle, notre *modus vivendi* à tous, et le reconnaître, l'accepter nous aide à harmoniser nos rapports avec autrui.

Au cours du colloque, on a d'ailleurs souvent insisté sur l'implication personnelle que requiert la démarche interculturelle ; alors que la culture serait plutôt de l'ordre du cognitif, l'interculturalité relèverait, elle, plutôt de l'émotif, du subjectif, de l'empirique et serait davantage le fruit d'un sentiment que d'un savoir. Quand bien même elle peut faire l'objet d'explications et d'argumentations, cela ne suffirait à la (faire) comprendre, à (inciter à) la mettre en œuvre ; c'est surtout, ou même seulement



sonnelles, nos échanges interethniques, internationaux, et, comme nous allons le voir plus précisément, dans notre apprentissage et enseignement d'une langue étrangère.

### L'interculturalité dans les classes de langue

Reste à savoir comment articuler l'idée que l'on se fait, l'expérience que l'on a de l'interculturalité, à sa mission d'enseignement dans le cadre d'un cours de langue ? Comme nous l'avons signalé plus haut, l'interculturalité ne s'enseigne pas à proprement parler, en tout cas pas comme la langue, ni même comme la culture ; elle requiert d'autres stratégies pédagogiques puisqu'elle ambitionne le développement d'autres compétences, de l'ordre des sentiments, des attitudes et des comportements. En gros, les activités que l'on organise en classe pour la favoriser pourraient procéder selon ces trois étapes que suivent spontanément des personnes et des groupes de cultures différentes (et de bonne volonté !) cherchant à entrer en relations, à travailler, à vivre ensemble :

- premièrement, les deux personnes ou les deux groupes, à la recherche de points communs, sont naturellement obligés de prendre du recul vis-à-vis de leur environnement culturel immédiat pour s'associer à la faveur de valeurs mieux partagées ;
- deuxièmement, cette distance va entraîner chacun à faire un travail réflexif sur sa propre culture, l'autre - par ses différences, par ses étonnements, par ses questions - nous tendant en quelque sorte un miroir où nous nous voyons avec ses yeux ;
- troisièmement, en plus d'élargir et de relativiser les points de vue, les relations culturelles vont permettre aux uns et aux autres d'en créer de nouveaux.

On doit bien insister sur le fait que le travail interculturel n'a pas réussi lorsque l'une des parties a adopté

comprendre. Comme le montre la science qui l'analyse, le discours est par définition interdiscursif, un texte n'étant finalement qu'une éponge, un carrefour, un tissu de formes, d'idées, de propos plus anciens en interactions variées et incessantes, son auteur n'étant jamais qu'un médiateur entre ces multiples sources à orchestrer, à harmoniser ou à confronter. Sur le plan de l'acquisition des langues, il faudrait peut-être envisager la constitution et la progression des interlangues aussi dans une perspective interculturelle, dans la mesure où à chaque palier d'apprentissage (surtout en immersion) vit différemment ses relations avec la langue et la culture-cibles (et, en conséquence, avec sa langue et culture-sources), et qu'à chaque saut d'un micro-système à l'autre, et éventuellement devant les difficultés persistantes et les régressions passagères, il doit s'adapter aux effets, positifs et négatifs, de cet apprentissage sur sa personnalité comme sur sa sociabilité, accepter le sentiment d'altérité qu'il provoque en lui et en rapport avec les autres.

En bref, il faut partir du constat que - tant au niveau de notre personnalité, de notre communauté, de notre langue, de nos discours, de notre culture - l'hétérogénéité est la norme, tandis que l'unité, l'homogénéité, l'originalité, la pureté ne sont pas seulement exceptionnelles, mais relatives, occasionnelles, artificielles, fantasmées, fabriquées au sacrifice de la complexité, de la multiplicité, du changement qui définissent le vivant. Notre identité personnelle, sociale, culturelle ne dépendrait d'ailleurs pas de l'une ou l'autre caractéristique qui « ferait la différence », mais de la manière plus ou moins caractéristique dont nous gérons les différences qui nous habitent, qui nous constituent. Pour parler en termes de chimie, à l'instar de Todorov qui avait utilisé la métaphore pour distinguer la littérature, notre différence n'est pas de l'ordre de l'atome, simple et isolé, mais de l'organisation moléculaire. Une fois que l'on a compris et fait comprendre ceci, l'interculturel devient un phénomène non pas à inventer, mais à (re)découvrir, à révéler, à accepter, à valoriser en soi, dans le groupe comme dans la langue, pour en profiter dans nos relations interper-



la culture de l'autre (on parlerait alors plutôt d'*acculturation*), même si elle en adopte la langue, même si elle s'installe dans son pays, mais au contraire lorsque se sont développés de nouveaux cadres de référence et ne cessent de se développer de nouvelles perspectives enrichies des cultures des uns et des autres.

À chacune des étapes correspondent des activités pédagogiques que les participants au colloque ont présentées dans toute leur variété, notamment en fonction de leur public et de leur situation. Nous nous contenterons ici d'en signaler quelques-unes qui semblent être actuellement privilégiées et qui peuvent inspirer d'autres initiatives.

Sur le plan de la prise de conscience personnelle, plusieurs ont souligné l'intérêt des journaux de bord, des rédactions biographiques, des relations d'expériences vécues, de portfolios interculturels qui encouragent surtout dans le cadre de la formation de formateurs – à une recherche introspective à propos de souvenirs (bons ou moins bons), des motivations, des réticences, des curiosités, des craintes des apprenants et des enseignants qui s'engagent dans une démarche interculturelle ou s'y préparent. Cette approche auto-réflexive peut évidemment profiter des conflits dont ont fait ou dont sont en train de faire l'expérience les participants, dans le cas d'une immersion, par exemple, ou de contacts avec des frontaliers, et qu'on les aide à mieux gérer. Les enquêtes et les sondages sur les représentations, auprès des étudiants ou d'autres personnes, permettent aussi de constituer une banque de données intéressante dont l'analyse permettra aux étudiants d'apprécier et de relativiser les stéréotypes respectifs des communautés en relation, à commencer par les leurs. Ces activités peuvent déboucher sur des discussions, des jeux de rôles, des rédactions de dossiers, etc.

La littérature a de nouveau eu la part belle au cours de ces journées, alors qu'on l'avait écartée des cours de langues à l'avènement des méthodes structurales behavioristes et des méthodes communicatives de la

première génération. On ne pense plus maintenant que la littérature soit le meilleur modèle linguistique, et sa traduction le meilleur exercice à proposer à l'apprenant étranger, surtout au début, comme on le fai(sai)t dans l'enseignement des langues mortes. Par contre, la littérature – bien choisie, bien exploitée – apporte beaucoup à la motivation des apprenants et à leur compréhension de la culture-cible car, dans le meilleur des cas, elle touche à la fois à l'universel et au particulier, et établit ainsi un pont entre le connu et l'inconnu dans l'apprentissage, comme entre le savoir et le ressentir. Il ne s'agit donc pas, comme dans la perspective civilisationnelle, d'afficher la *belle* langue et d'épingler quelques *grands* auteurs, mais de se servir du texte littéraire comme d'un témoignage, notamment sur la vie quotidienne, les états d'esprit ambiants, ou comme d'un document pour un usage plus sociologique afin d'analyser les problèmes et les crises que les œuvres littéraires traduisent très souvent, et surtout – dans une perspective interculturelle – pour provoquer l'empathie avec l'autre grâce à l'expérience affective personnelle que suscite la lecture littéraire et que permet rarement un exposé informatif, aussi documenté soit-il.

La presse, les médias, notamment les sites Internet, leur contenu, leur présentation, ont aussi été fréquemment cités au cours du colloque comme outils privilégiés à la condition qu'ils fassent l'objet de comparaisons concernant leurs caractéristiques et leurs enjeux culturels. Aussi instructive – dans l'enseignement et *a fortiori* pour la formation de formateurs – la confrontation de manuels scolaires pour l'apprentissage des langues issus de différents éditeurs, pays et époques, fera prendre conscience du phénomène de cribles qui détermine notre perception du monde extérieur ou d'une culture autre et qui nous rend attentifs à certains comportements, attitudes, sentiments, mais pas à d'autres. Les aspirants enseignants et même les apprenants peuvent être invités à critiquer les manuels proposés, à en proposer une nouvelle version plus conforme à leurs conceptions ou à leurs expériences. L'échange ou l'élaboration commune



de journaux ou d'autres productions écrites avec des élèves d'autres écoles ou d'autres pays est toujours à l'ordre du jour, et est relayée par l'utilisation ou la création de sites Internet où le forum de discussion permet des interactions en temps réel.

On a aussi souligné à plusieurs reprises l'importance, pour établir les conditions d'un échange bilatéral, de valoriser dans le travail quotidien l'expertise personnelle des apprenants, notamment à l'endroit de leur langue et de leur culture maternelles. Les enseignants ne devraient pas seulement se préoccuper d'enseigner dans la classe, mais également de montrer qu'eux aussi sont intéressés par la langue et la culture de l'autre, et capables de fournir des efforts pour mieux les connaître. Et de demander aux élèves étrangers comment on marque la négation en russe ou en arabe quand on leur explique le système en français, et comment on se salue, comment on joue au cricket, comment on célèbre une naissance. Non seulement ils seront ainsi dans de meilleures dispositions pour s'initier à la culture-cible, mais ils auront aussi pu mettre en perspective leur culture-source. Toujours pour favoriser les échanges multilatéraux, l'interculturalité devrait également fonctionner au sein de l'école entre les professeurs et les matières différentes, en faveur d'un décloisonnement disciplinaire, ainsi qu'entre l'école et le monde extérieur, celui des parents, des professionnels, des acteurs sociaux, en faveur de l'ouverture et du dialogue. Vouloir pratiquer seul l'interculturalité sur son estrade relèverait du paradoxe pour un enseignant !

Nous ne prolongerons pas ici l'inventaire des activités qui ont été décrites ou proposées au cours du colloque, aussi intéressantes les unes que les autres, pourvu que la démarche interculturelle aille de pair avec l'apprentissage linguistique, sans que l'un ne serve de prétexte à l'autre, dans le cadre d'un enseignement communicatif. À ce propos, les idées de projets à mener ou de problèmes à résoudre, de la vie quotidienne ou dans un domaine spécialisé, ne manquent pas, qui exigeront des étudiants auxquels on les soumet de pratiquer cette dialectique interculturelle décrite plus haut, que ce soit pour

organiser des échanges réels de cours de langues avec une classe partenaire, implanter virtuellement un hôtel dans un quartier de Lyon, de Rabat ou de Montréal, créer un film d'animation qui porte autant sur la langue que sur l'intégration.

### Les enjeux de l'interculturalité

Pour conclure, il convient de prendre un peu de champ par rapport au paradigme interculturel, notamment pour s'interroger, à l'instar de quelques collègues, sur les raisons de son succès en didactique du français langue étrangère plus précisément. On a plusieurs fois associé, au cours du colloque, l'interculturalité et la francophonie, la seconde pouvant être, en quelque sorte, le terrain d'action privilégié ou l'illustration, ou encore l'inspiration de la première dans la mesure où l'on y invite les différents pays qui ont le français en partage à créer des synergies tout en respectant les particularités linguistiques, culturelles, politiques des uns et des autres. Or certains participants ont fait écho à quelques doutes, déceptions, craintes que l'on ressent, par exemple en Afrique, à l'endroit de la Francophonie – surtout sur son versant institutionnel –, et se sont demandé si l'interculturalité n'était pas l'expression de la nostalgie d'une hégémonie en déclin, de l'espoir d'une unité fantasmée. Pour s'assurer que l'interculturalité soit bien l'antidote de l'acculturation (la domination, le remplacement d'une culture par une autre), et non son produit dérivé, il est nécessaire de créer les conditions d'un dialogue équitable et positif entre les partenaires, au-delà des hiérarchies, des concurrences, des manœuvres politiques, économiques, idéologiques, psychologiques qui régissent trop souvent les rapports interethniques, internationaux, intercontinentaux.

Pour d'autres, le succès de l'interculturalité est, au contraire, une réaction à la globalisation excessive et à la commercialisation systématique qui touchent maintenant toutes les sphères de la culture, comme l'enseignement,

Les mass media, la diffusion des productions artistiques... L'interculturalité serait une alternative au principe concurrentiel du marché économique, car on n'y cherche pas à dépasser, à englober, à éliminer l'autre puisque l'on a pris conscience qu'on en a autant besoin que d'un autre soi-même, et que l'avènement du monopole culturel comme celui de la pensée unique sonnerait aussitôt la fin de la culture et de la pensée. Mais faut-il encore trouver les moyens, dans la classe, dans l'université, dans les institutions publiques, de résister aux pressions de la logique marchande qui a tendance à aplanir les différences culturelles, autres que touristiques, qu'elle considère comme autant d'obstacles à son expansion. À ce propos, on a discuté au cours du colloque aussi bien de la question de la problématique de diffusion et d'adaptation des manuels de français langue étrangère dans le monde, que, à un niveau plus large, des effets pervers des systèmes d'enseignement et d'évaluation internationaux qui permettent effectivement l'harmonisation des études et la mobilité des étudiants, mais qui servent surtout à créer un marché international de l'enseignement et qui risquent à terme de le standardiser au détriment de la variété des situations et des personnes. Le développement exponentiel de l'enseignement via Internet à l'échelle mondiale n'est à ce titre pas plus rassurant.

L'autre défi de l'interculturalité est bien entendu la montée des nationalismes et des intégrismes de toutes sortes que suscite le jeu des rapports de forces internationaux où se mêlent politique, économie, religions et cultures. Les personnes et les groupes qui se sentent menacés de perdre leur identité radicalisent leur position et se ferment à l'autre qu'ils considèrent par définition comme un ennemi. L'interculturalité, telle qu'elle est mise en œuvre lors d'initiatives encore marginales mais encourageantes, permettrait de déverrouiller la situation de conflit selon les principes énoncés plus haut. Cette démarche ne s'improvise pas, et c'est à l'école – notamment aux cours de langues – que l'on peut y préparer les prochaines générations. Des enseignants peuvent aussi témoigner qu'elle peut porter ses fruits sur le champ. La

classe représentée, en effet, une sorte de zone franche où des étudiants étrangers qu'on aurait cru hostiles peuvent non seulement apprendre ensemble, le français par exemple, mais, soumis au même dépaysement et aux mêmes difficultés, peuvent prendre du recul par rapport à leur propre culture où est inscrite la méfiance de l'autre, en parler ouvertement, et tenter de se rapprocher progressivement. J'en parle par expérience.

L'interculturalité – en rapport direct avec l'identité des personnes et des groupes – repose sur une dialectique qui permet d'éviter les deux tentations opposées de l'éclatement (le relativisme absolu : « nous sommes tous des autres, nos différences sont irréductibles ») et de la fusion (régressive, totalitaire : « nous sommes tous les mêmes, nos différences sont accessoires... surtout celles des autres »). L'équilibre qu'elle vise est toujours instable, sans cesse à reconstruire, parce que les circonstances et les gens changent. Même si les chercheurs estiment que l'interculturalité, de leur point de vue, est un concept dépassé, il semble au contraire plus que jamais d'actualité quand on voit les risques qui pèsent sur les différences culturelles, menacées d'une part d'être laminées par le marché global et la pensée unique, exacerbées d'autre part par les conflits politiques interethniques et internationaux. D'où ma conviction que l'interculturalité, à la fois autocritique et empathique, réflexive et constructive, complexe et incertaine, doit rester un défi à relever. Et notre responsabilité de professeurs de langues est engagée dans la mesure où ce ne sont pas seulement des polyglottes que nous devrions former, mais aussi les médiateurs interculturels dont le monde a cruellement besoin à tous les niveaux.